

Un arbre a besoin d'autant de racines que de branches : quelques évocations historiques de la famille Laager.

«Chacun de nous n'est au fond rien qu'un anneau d'une chaîne infinie de générations. Dans sa personnalité, c'est-à-dire dans la somme de ses qualités, se reflètent les traits de ses ancêtres en variations infinies, selon la manière dont il aura développé les dispositions héritées.»

Auguste Forel (1848-1931), entomologiste et psychiatre célèbre en son temps.

En le mois de décembre 2008 où j'ai entamé cette rédaction, il y avait cinquante ans que j'avais établi mon premier document historique relatif à la famille Laager, dont je suis évidemment issu par notre chère maman Louissette. Il s'était agi d'une ébauche d'arbre généalogique par consultation essentiellement des archives paroissiales confiées à la commune de Péry. Cela m'avait valu un travail considérable, mais le plus étonnant était le fait de permettre à un gamin de 15 ans de fouiller dans de précieux documents (il y eut une petite erreur : je confondis les deux Jacob...). Le maire en ces années-là était Prosper Bindit, instituteur retraité depuis peu, mais le véritable «patron du village» était Charles Bessire (dit Charly Pivot), qui donc avait trouvé intéressant que je valorise une paperasse poussiéreuse... En cette même année 1958, j'avais d'ailleurs établi «à la main» un plan complet du village (jusqu'alors inexistant), à l'intention du pasteur Jacques de Roulet, successeur d'Armand Aufranc dès le mois d'août. Charly Pivot m'en avait été reconnaissant, et cette pièce était devenue officielle pour quelque temps, placardée parmi les documents communaux !

Première précision préliminaire : les lignes qui suivent sont rédigées en me considérant comme le «représentant» de mes cousins et cousines, donc de la génération des petits-enfants de l'instituteur-horloger-organiste-agriculteur **Auguste Laager** (1867-1931). Si donc je dis **notre** grand-père Auguste Laager, cela ne concernera **pas** Auguste Laager I (1835-1916; dit «le grand-père des abeilles», car il fut non seulement horloger et agriculteur, mais aussi apiculteur¹), **pas non plus** Auguste Laager III (1901-1981), et **pas davantage** Auguste Laager IV (1931-2003). Mais donc spécifiquement «notre grand-père Auguste Laager II» ! Il faut toutefois indiquer, en passant, que son avis de naissance le désigne comme **Constant**-Auguste Laager (quelques documents ultérieurs mentionnaient même **Constantin**-Auguste), certainement du fait que son grand-père maternel s'appelait Constant Evalet. Mais parmi toutes ses signatures, même en ses années de jeunesse, je n'ai toujours vu que le prénom d'Auguste. Il honora cependant son premier prénom Constant en l'attribuant à son deuxième fils, horloger et organiste (l'avis de naissance de celui-ci le désigne cependant lui-même comme Louis-Constant...). Il faut également signaler que notre grand-père a été désigné comme Constant-Auguste par sa pierre tombale, visible durant un peu plus de quarante ans.

Seconde précision préliminaire : si je viens de mentionner les cinquante ans écoulés depuis mon essai d'élaboration d'un arbre généalogique (offert à mon oncle et parrain Auguste III; c'est maintenant son petit-fils Alain qui en prend soin), je n'ai rien rédigé depuis lors qui aurait pu être transmis à toute la famille... Il est donc urgent d'y remédier. Mais ce qui va suivre doit être considéré comme préliminaire, car pour l'essentiel il s'agit simplement de la rédaction des faits encore présents en ma mémoire, avec des recours minimes à d'éventuels documents aisément disponibles. Le problème est que mes archives diverses, affaires familiales comprises, se trouvaient pendant des lustres dans mon bureau de l'Université de Lausanne, et lors de ma récente retraite tout a été récupéré en vrac; de reclasser et consulter me prendra du temps ! Ce que j'écris dès ce jour est donc provisoire, puisque basé presque uniquement sur ma mémoire, c'est-à-dire susceptible de compléments ultérieurs.

¹ Une photographie existe (1908) le montrant devant son rucher, avec chemise blanche et cravate de l'époque.

Tous mes oncles et tantes m'ont, au cours des ans, transmis des informations que l'on peut qualifier d'historiques (ce qui donc a nourri ma mémoire), mais c'était en général en quelque sorte fortuit, aucunement constitutif d'une interview de ma part. L'aurais-je fait que je devrais maintenant rédiger des milliers de pages ! Il y eut toutefois deux interviews véritables : l'une en 1986 (mon oncle Emile, né en 1906) et l'autre en 2003 (mon cousin Adrien, né en 1925). Et le cas de notre maman Louisette est particulier : elle me parla abondamment de son cher papa Auguste II, mais en mentionnant essentiellement les qualités remarquables de cette personnalité (au point qu'il me semble l'avoir connu), plutôt qu'une multitude d'événements précis. J'ajoute alors que quelque chose d'assez peu ordinaire est survenu au début des années 1990. Alors qu'une nuit je dormais profondément s'est établi un rêve d'une évidente clarté, et j'avais l'impression de vivre en un monde réel. Mon grand-père Auguste II est apparu, et nous nous sommes reconnus comme grand-père et petit-fils.

Un point final dans cette introduction : tous les membres de notre parenté qui à ce jour s'appellent Laager doivent-ils être considérés comme des Alémaniques ? Lors de son décès en 1991, notre oncle Emile fut honoré par un article paru dans *Le Jura Libre*, sous la plume d'Alain Charpillod, qui s'exprima de manière d'autant plus élogieuse qu'il parlait d'un ... non-Jurassien (un Glaronais !) pourtant séparatiste. Je pris contact pour le contredire, lui mentionnant toutes nos aïeules jurassiennes. À savoir notamment : Marianne Augustine¹ Landry, fille du maire de La Heutte et épouse de notre arrière-arrière-grand-père Jacob II ; sa belle-fille Caroline² Evalet, épouse de notre arrière-grand-père Auguste I, puis Zélie Elvina Bessire et Fanny Criblez, épouses successives de notre grand-père Auguste II. Les enfants de celui-ci n'ont ainsi eu au maximum que 1/8 de gènes alémaniques, et ils étaient donc aux 7/8 Jurassiens, pour autant que notre arrière-arrière-arrière-grand-père Jean Jacob (ou Jacob I; né en 1781) aurait épousé une Alémanique... En fait, on verra plus loin que je suppose son immigration au Jura survenue du fait de ses parents, lui-même encore enfant. Donc les enfants d'Auguste II n'ont peut-être eu que 1/16 de gènes alémaniques...

Faits connus dès la fin du 18^e siècle et jusque vers 1870.

Le règne de Louis XVI et la Révolution française; le Jura suisse devenu département français. Il est temps maintenant d'évoquer cet ancêtre **Jacob I Laager** (1781-1872; originaire de Mollis au canton de Glaris), pour qui j'espère pouvoir peut-être encore trouver ultérieurement quelque part des informations complétant ses dates de naissance et décès, pratiquement les seules choses que je connaisse en sus des prénoms et dates de naissance de ses enfants, et du fait qu'il fut agriculteur à La Heutte, modeste village faisant partie de la paroisse de Péry. Notre grand-père Auguste II a dû le connaître, cet arrière-grand-père nonagénaire décédant lorsque lui-même avait cinq ans. Mais personne ne m'en a jamais parlé, contrairement au cas de son fils Jacob II, forgeron à Péry et père d'Auguste I.

Jacob I était donc né sous Louis XVI... À la fin du 18^e siècle, le canton de Glaris avait valeur d'une région en plein développement industriel et économique, et on a donc peine à comprendre le caractère opportun d'une immigration dans le pauvre Jura, par exemple vers 1800. D'autant plus qu'il y eut des problèmes politiques dès 1792, date à laquelle la France révolutionnaire avait entamé des incursions, puis envahi et annexé toute la région jusqu'à Bienne. Le prince-évêque de Bâle se retrouva dépossédé et sa principauté donc anéantie. Celle-ci s'était établie dès l'an 999, et avait été désignée formellement comme l'Évêché-principauté de Bâle, à différencier du diocèse. La partie sud était protestante dès le 16^e siècle.

¹ Peut-être ce second prénom a-t-il inspiré celui de son fils Auguste (mentionnée dans ces pages comme Auguste I.

² En fait deux prénoms : Élise Caroline.

Je présume ainsi que l'immigration Laager pourrait être survenue avant 1792, du fait alors des parents de Jacob I. De fouiller des archives glaronaises permettrait de préciser où il naquit en 1781. J'ai quant à moi trouvé cette date dans son avis de décès.

Selon mon souvenir, notre oncle Lucien installé à Genève dès le début des années 1950 faisait prononcer son nom de manière hyperfrancophone (Lajère), alors que dans ma jeunesse à Péry je n'entendais toujours que Lâââgrrr ! Dans le Jura annexé à la France, il y eut une situation intermédiaire : on écrivait Laguer, sans doute prononcé Laguère. Et, point étonnant, Marianne Laager-Landry, veuve de Jacob II (décédée elle-même au début des années 1870), écrivait encore Laguer en 1851.

Dans les siècles derniers, il était courant d'habiter dans sa localité d'origine, et donc il se pourrait que Jacob I naquit à Mollis. On peut alors mentionner qu'en ce village fut exécutée la dernière prétendue sorcière de Suisse, Anna Göldli, condamnée à mort par le conseil paroissial protestant de Mollis le 6 juin 1782. Cette *Magd* avait été accusée d'avoir empoisonné la fillette Annamiggeli Tschudi (qui de toute manière n'en mourut point), alors qu'elle s'était simplement plainte de son employeur, le père Johann Jakob Tschudi, pour ses abus sexuels à son encontre. Anna Göldli fut réhabilitée ... en août 2008 ! D'associer la sorcellerie spécifiquement au Moyen Âge et au catholicisme est une erreur d'omission.

Remontons un instant en un temps plus lointain, grâce à un document dont j'ignore maintenant l'origine, et que me transmet mon oncle Auguste III au début des années 1960. La date du 29 septembre 1350 y est mentionnée comme étant celle où pour la première fois on cita un Laager, comme donateur pour une nouvelle église à Schwanden au canton de Glaris. Plus précisément : Diethelm Lager (avec un seul «a»). Peu après, en février 1372, un certain Burkhart Lager était compté parmi les personnes les plus importantes du pays glaronais, en tant que l'un des douze juges du canton. Avant le 16^e siècle, les Lager ont essentiellement vécu à Nidfurn et Schwanden, mais au vu des archives cantonales il serait probable que les Lager se seraient finalement établis à Mollis avant 1580, y obtenant le droit de bourgeoisie. Pour la fin du 16^e siècle, on parle d'un capitaine Lager (prénom à ce jour inconnu) au service de la France comme mercenaire. Sa longue barbe, qu'il pouvait enrouler autour de son corps, plut au roi Henri IV, qui lui fit de nombreux cadeaux ! À la même époque, un Heinrich Lager de Mollis était bailli de Sargans (à ce jour dans le canton de Saint-Gall, qui n'exista que depuis 1803, du fait de l'Acte de Médiation de Napoléon).

Les Lager/Laager ne paraissent nulle part miséreux (en 1763 se trouvaient trente-cinq contribuables de ce nom à Mollis), et on ne peut vraiment comprendre l'émigration qui survint peu après en direction du Vallon de Saint-Imier (terme historique : l'Erguël), et plus précisément dans ce qui est désigné comme Bas-Vallon.

Pour citer à nouveau nommément Jacob I, il fut alors facile d'apprendre qu'il avait eu neuf enfants, visibles dans le registre des baptêmes : Abram-Louis (1804), Jacob II (1806), Samuel (1808), Frédéric (1810), Jean (1812) Rosalie (1813), Charles-Aimé (1817), Henri (1819) et Charles-Auguste (1822). Une situation étrange résulte du fait qu'à part notre arrière-arrière-grand-père Jacob II, je n'ai plus trouvé trace de quiconque d'autre parmi ses frères et sœur. Il pourrait y avoir eu des décès en bas âge, des départs de La Heutte (ou Péry) pour les autres personnes, ou les deux. Mais dans tous les cas est évident un point intéressant révélé par la liste des baptêmes : Jacob I eut neuf enfants, dont huit garçons et une seule fille. Environ un siècle plus tard, Auguste II et son épouse Fanny eurent huit enfants, dont sept garçons et une seule fille (notre maman Louisette). Il serait étonnant que cela eût pu être fortuit.

Un Laager à Péry. Jacob II fut forgeron à Péry (synonyme à l'époque : maréchal), et ses décomptes financiers selon ses travaux exécutés de 1832 à 1845 constituent des archives de qualité. Elles avaient été récupérées par son fils Émile (né en 1837, frère d'Auguste I), reprises ensuite par le fils Paul-Émile de celui-ci (né en 1865), pour aboutir finalement chez Alice von Fellenberg-Laager, fille de Paul-Émile et petite-cousine des enfants d'Auguste II. Vers 1960, elle me signala avoir remis ce document à

notre cousin Virgile et à ses parents, ce que j'évitai d'oublier ! Au début des années 2000, j'en ai donc enfin parlé à Reynold, fils de Virgile, ... et tout fut retrouvé à Péry. C'est Jacques-Henri, frère de Reynold et fils de Virgile, qui prit soin du tout, et photocopia en intégralité en 2004, ce qui repose pour l'instant chez moi. On lit ceci sur la couverture : *Livre de remarque pour ouvrage de forge. Jacob Laguer maréchal commence à Péry en juillet 1832.*

Ma maman m'avait signalé dans les années 1950 que ce Jacob II avait participé en 1833 à la construction de la cure de Péry, une bien jolie demeure. J'en ai trouvé la preuve en ... 2004 par lecture du *Livre de remarque* ! Cela démontre que des souvenirs transmis de manière purement orale pendant plus d'un siècle peuvent être absolument corrects. J'avais donc été informé par ma maman, elle-même par Auguste II, lui par Auguste I, et cet arrière-grand-père évidemment par ses parents, les travaux datant d'avant sa propre naissance...

L'avis de décès de Jacob II mentionne qu'il mourut à 39 ans (1845) de «consomption». Cela est un terme plutôt vague qui peut notamment désigner la tuberculose ou le cancer. Je penche plutôt pour le premier cas (tuberculose), une maladie ravageuse au 19^e siècle. Ses deux fils Auguste et Émile n'avaient que 10 et 8 ans, et sa veuve se retrouva donc sans ressources. Je pense que le père de celle-ci prit toute cette petite famille en charge. Comme brièvement mentionné plus haut, il était donc (ou avait été) maire de La Heutte. Un village certes minuscule, mais en ces temps lointains ne pouvaient devenir maires que des citoyens d'une certaine aisance financière (on en reparlera plus loin au sujet de Charles Bessire, premier beau-père d'Auguste II, et donc grand-père maternel de Charles [1892] et Marguerite [1893]). Les deux fils de Jacob II purent ainsi devenir adultes dans des conditions autres qu'une insupportable pauvreté, grâce à leur aïeul. Pour l'instant, je n'en connais pas le prénom. Sa signature originale de 1804 se présente comme suit : *Landry fils, Maire à La Heutte*. Elle se trouve dans la page de titre de son exemplaire du Code Napoléon (désignation officielle : Code Civil des Français), un ouvrage imposé évidemment à toutes les autorités communales du Jura devenu département français. C'est à ce jour moi-même qui possède cet exemplaire.

Le premier Laager horloger. On se souvient du centenaire formel à Péry de l'entreprise horlogère Nisus en 1957. Son directeur notre oncle Auguste III en avait décidé ainsi du fait qu'il était affirmé que son grand-père Auguste I s'était installé comme horloger indépendant en 1857. Je n'ai cependant jamais su de quelle manière celui-ci avait pu acquérir sa formation. Il était en quelque sorte un «termineur», un cas très courant. Il était en contact essentiellement avec La Chaux-de-Fonds, centre européen de l'horlogerie, et c'est donc là-bas qu'il livrait une part importante de sa production. La ligne de train Bienne-La Chaux-de-Fonds n'ayant été établie qu'en 1874, il y allait auparavant souvent ... à pied ! Le tout devait sans doute prendre deux jours. Il avait pain et fromage dans ses poches, et buvait de l'eau aux fontaines. Il aurait en fait chaque fois pu prendre des diligences, ce qui toutefois n'était évidemment pas gratuit.

L'année 1857 eut une importance politique pour le canton de Neuchâtel, intégré à la Confédération helvétique en 1815, avec toutefois encore une co-autorité du roi de Prusse. Ce cas particulier prit fin en 1848 (fondation de la République neuchâteloise), mais huit ans plus tard les aristocrates neuchâtelois (coup d'état de la nuit du 2-3 septembre 1856) firent à nouveau appel à la Prusse, qui entama avec la Suisse un conflit inquiétant (c'est dans cette situation troublée que fut composé le chant patriotique et guerrier *Roulez tambours* ! par le philosophe et poète genevois Henri Frédéric Amiel, alors que le roi de Prusse menaçait les frontières helvétiques; ce chant sera rapidement

et pour longtemps sur toutes les lèvres). De jeunes Jurassiens¹ formèrent une sorte de corps-franc pour la protection des républicains neuchâtelois, et se précipitèrent en direction de ce canton voisin (le conflit avec la Prusse ne fut réglé qu'à fin mai 1857). J'ai souvent entendu dire que notre arrière-grand-père Auguste I aurait fait partie de ce corps-franc, et notre cousin Roger possède encore son fusil (comme aussi celui de notre grand-père Auguste II pour 1914-1918).

Auguste I se maria sans doute vers 1865, son épouse Caroline Evalet étant née en 1841, et ils s'établirent à la Heutte. Enceinte dès 1866, elle accoucha le 13 mars 1867 dans des conditions catastrophiques dont je ne connais cependant pas tous les détails. Le nouveau-né enfin apparu était tout bleu, sans respiration, sans le moindre cri pourtant si naturel après chaque naissance. Il fut considéré mort-né, et on ne se préoccupa que de sa malheureuse mère. Mais après quelques minutes, Auguste II en quelque sorte ressuscita et poussa un grand cri qui surprit toutes les personnes présentes. Nous sommes bien nombreux à ce jour à n'avoir vécu que grâce à l'heureuse issue de cet incroyable événement...

Notre arrière-grand-mère Caroline Laager-Evalet - du fait d'un accouchement problématique - se retrouva cependant stérile, et donc Auguste II fut fils unique. Ce pourquoi, peu avant son décès en 1907, alors que sa belle-fille Fanny Laager-Criblez avait déjà eu six enfants, elle lui dit : *Fanny, tu as les enfants que je n'ai pu avoir !*

Peu après cette naissance en 1867, la petite famille quitta La Heutte pour s'installer au printemps 1868 à Péry par l'achat de la ferme encore existante à ce jour², et où naquirent dès 1892 tous les enfants d'Auguste II. Mais il y eut un curieux «intermède» : horloger et agriculteur, Auguste I décida en 1872 de quitter Péry pour s'installer à la Chaux-de-Fonds, n'y pratiquant alors plus que l'horlogerie. Mais, par chance, il mit en location la ferme et donc ne la vendit pas³. En effet, après de brèves années, son épouse ne supportant pas le climat rude de La Chaux-de-Fonds, ils se réinstallèrent à Péry en 1877. À nouveau un hasard : sans ce retour, nous ne serions pas nés... Notre grand-père Auguste II se souvint évidemment de sa vie chaux-de-fonnière durant cinq ans, ses propres enfants ayant pu connaître la maison où la petite famille avait habité.

Auguste I, après son retour définitif à Péry, acquit au cours des ans des terrains agricoles complétant ce qui entourait sa ferme, s'occupant en «travaux des champs» considérables en sus de l'horlogerie. Une circonstance amusante figure dans son «Journal» concernant les années 1879-1880 (il y écrivait chaque jour notamment ce qu'étaient ses occupations et quelle était les conditions météorologiques). On y lit ceci : (...) *Ma femme est malade*. Puis quelques jours plus tard : (...) *Ma vache est malade*. Conséquence ultérieure : (...) *Le docteur est venu*. Entre parenthèses : *Pour la vache...* Les docteurs villageois de cette époque étaient en effet également vétérinaires.

Auguste Laager II, adolescent prometteur, instituteur apprécié et père d'une famille nombreuse.

Sa jeunesse. Du courrier d'Auguste II à l'intention de ses grands-parents maternels Evalet existe, alors qu'il avait six ou sept ans, mais on peut évidemment imaginer - du fait des fautes d'orthographe presque inexistantes - qu'il avait recopié un brouillon de ses parents. Ce qui est certain est qu'il termina sa scolarité obligatoire à l'école secondaire de Corgémont, grâce à la ligne de chemin de fer toute récente. En ces mêmes années, il s'initia au piano par l'enseignement à Péry de l'épouse du pasteur de

¹ La plupart de l'Erguël, c'est-à-dire du Vallon de Saint-Imier. Ils auraient ensuite déclaré pendant des décennies, à l'intention des Neuchâtelois : *Si nous n'étions pas venus vous donner un coup de pouce, vous seriez maintenant encore Prussiens !*

² Construite en 1844 pour Charles Henri Bessire, dit Catelon. Notre cousine Colette possède de l'acte d'achat.

³ En «vente publique» du 16 septembre 1872, il offrit toutefois aux plus offrants «objets, mobiliers et bétail». Un veau fut vendu pour 146 francs, et une vache pour 520 francs. Des montants très élevés en les francs lourds de l'époque.

l'époque. Du fait de son intelligence reconnue, on estima alors naturel qu'il aquire une formation d'instituteur. L'École normale de Porrentruy avait cependant encore, en ce début des années 1880, une réputation sulfureuse du fait des troubles politiques entre les gouvernements radicaux bernois et les districts catholiques jurassiens (dont justement Porrentruy), avec l'épisode catastrophique du *Kulturkampf* «à la bernoise» (attaque au Jura de l'Église catholique par le gouvernement radical bernois; apogée du conflit : 1871-1874). Au début des années 1880, l'École normale de Porrentruy était encore toujours un haut lieu du radicalisme, ce qui troublait la population locale (elle trouvait notamment inconvenant que dans une même classe se trouvent des élèves catholiques [du Jura Nord] et des protestants [du Jura Sud]). Auguste I n'a donc pas souhaité que son fils soit impliqué dans ces conflits. Notre grand-père Auguste II acquit alors sa formation en trois ans dans une École normale privée à Peseux au canton de Neuchâtel. Cas particulier : il paraît que tous les professeurs étaient athées... Auguste II obtint son diplôme en 1886 par des examens magnifiquement réussis¹, ce dont il avisa ses parents par un télégramme (une caractéristique hypermoderne de l'époque), un document conservé à ce jour par notre cousine Colette. Le diplôme privé neuchâtelois n'avait toutefois pas de valeur dans le Jura bernois, et le jeune instituteur dut repasser toute une série d'examens.

Auguste II obtint en cette même année 1886 un poste d'instituteur à Péry même², qu'il honora jusqu'en 1931 (alors remplacé par ... le jeune Henri Widmer). Il est probable qu'il ait succédé à l'instituteur Henri-Louis Voiblet (1820-1899), également organiste du temple de Péry dès 1854 (avec un instrument bricolé, de style baroque et d'une dizaine de jeux, récupéré en 1840 de l'abbaye de Bellelay désaffectée depuis les années 1790). Cet instituteur-organiste avait donné à Auguste II sa première formation d'organiste alors qu'il n'avait qu'une douzaine d'années. Ma maman m'avait dit dans les années 1950 que notre grand-père avait joué pour un culte la première fois à l'âge de treize ans. Quelques décennies plus tard, j'ai effectivement remarqué dans un «Journal» d'Auguste I que son fils avait joué pour le culte des Rameaux en 1880. Une formation organistique plus poussée fut acquise à Bienne, auprès de l'organiste Friedrich Schneeberger de la *Stadtkirche*. Elle fut basée sur la célèbre *Orgelschule* de l'organiste germanique (Darmstadt) Johann Christian Rinck³ (1770-1846), contemporain de Ludwig van Beethoven (1770-1827).

Pour en revenir à l'instituteur Henri-Louis Voiblet, on peut signaler qu'on parlait encore de lui un siècle après ses activités d'enseignement. Pour mentionner qu'il punissait les élèves indisciplinés en les faisant s'agenouiller sur des bûches triangulaires... De manière plus constructive, il consacrait chaque semaine un temps considérable pour faire chanter par ses élèves les cantiques prévus pour le culte du dimanche suivant.

Auguste II avoua à ses enfants que très jeune il avait eu le trac de tenir l'orgue pour des cultes. Ce pourquoi, le dimanche matin, il priaït parfois intensément pour que le pasteur tombe malade... Et que donc le culte n'ait pas lieu. Cela me fut précisé en 1959

¹ Ses qualités intellectuelles étaient telles que ses professeurs lui conseillèrent de poursuivre ses études pour devenir maître secondaire. Il estima cela impossible, car à terme il aurait évidemment dû quitter Péry. Ce n'était pas envisageable pour ses parents, qui n'avaient qu'un enfant unique et auraient donc dû avancer en âge dans l'isolement.

² Les instituteurs étaient rétribués par le canton (ce qui déjà assurait une caisse de retraite en ce temps lointain), par la commune et par la bourgeoisie (dans ce cas : bois de feu, toujours de piètre qualité...). Le cas bourgeoisie ne prit fin sauf erreur que vers le milieu des années 1950, et pour la commune une dizaine d'années plus tard.

Il paraît qu'avant l'établissement au début du 20^e siècle des transferts de fonds par les services postaux, notre grand-père devait aller chercher son salaire cantonal à Courtelary, chef-lieu de district.

³ Il avait été lui-même élève de Johann Christian Kittel (1732-1809), le dernier élève de Jean Sébastien Bach.

par mon oncle Émile, qu'enfin je pris le temps d'interviewer vingt-sept ans plus tard (comme signalé plus loin).

Notre grand-père fut nommé organiste titulaire le 30 décembre 1887, simultanément à la nomination comme marguillier-fossoyeur (sacristain) d'un Charles Evalet. Le fils Paul de celui-ci fut à son tour marguillier-fossoyeur alors que notre oncle Constant avait succédé à son propre père, et le petit-fils Georges Evalet fut mon tourneur de pages dans mes quelques années d'organiste à Péry, étant à son tour marguillier-fossoyeur ! En parallèle : pères, fils et petits-fils au service de l'Église.

Notre grand-père Auguste II fut assurément un passionné de l'orgue (cela sera détaillé plus loin). Son dernier culte fut celui de Noël 1931, trois jours avant sa mort (lui succéda son fils Constant). À peine nommé, il avait réussi (aidé par son propre père caissier paroissial...) à faire installer en 1888 un orgue neuf, de l'importance firme allemande Weigle (par sa succursale bâloise). Quarante ans plus tard, l'instrument Weigle fut agrandi par la Manufacture zurichoise Kuhn¹, arrivant cependant déjà «à bout de souffle» après une trentaine d'années. Un orgue neuf Neidhart & Lhôte le remplaça en 1967.

Premier mariage. Il vient d'être fait mention des formations et fonctions d'instituteur et d'organiste, mais il faut maintenant reprendre alors un fil chronologique. Notre grand-père épousa en octobre 1891 Zélie Elvina Bessire, fille de Charles Auguste Bessire (1825-1904), premier chef de gare à La Reuchenette (dès avril 1874, date de l'ouverture de la ligne Bienne-La Chaux-de-Fonds par la Compagnie des Chemins de fer du Jura bernois), et peut-être encore en fonction en 1891. Il fut probablement un «notable» de Péry. Il n'était pas en précarité financière, car il avait été épicier, en ces temps anciens une considérable source de revenus. Il fut aussi certainement membre du Conseil de bourgeoisie et du Conseil dit, au Jura, «communal» (la Municipalité). Donc un personnalité de pouvoir évident. On peut estimer que sa naissance avait été miraculeuse ! Son père (né au début des années 1790) avait en effet été jeune soldat de Napoléon pour la Campagne de Russie (1812), le Jura étant département français². Son nom figure dans un ouvrage d'il y a une vingtaine d'années parmi les Jurassiens morts (c'est-à-dire plus précisément disparus) en Russie (publication des Archives cantonales à Delémont). Il est exact que, par comparaison aux 400'000 soldats engagés dans toutes ces batailles, seuls 10'000 revinrent, ce qui signifie des régiments réduits à quelques dizaines de soldats... Mais en fait, au moment où les Russes reprirent l'avantage à fin 1812, il y eut au sein de l'armée napoléonienne d'innombrables désertions, dont à l'évidence celle du Périsien susmentionné ! Il ne réapparut dans son village qu'au début des années 1820. On le surnomma «Cul-de-plomb», car il aurait en 1812 reçu une mitraille dans les fesses... Il vaut la peine de préciser que ce surnom fut encore celui de son arrière-petit-fils Georges Bessire, recteur du progymnase français de Bienne jusqu'en 1955³ ! Le père de celui-ci, Virgile, donc fils du chef de gare de La Reuchenette, mourut bien jeune de tuberculose alors qu'il était employé à la gare de Sonceboz, dont le sous-chef était Louis Stampfli, le père de ma grand-mère maternelle Henriette Widmer-Satmpfli. Le monde est petit, dit-on...

¹ Il en sera fait mention plus loin.

² Ces engagements dans l'Armée napoléonienne n'étaient guère volontaires, mais ne concernaient que de jeunes hommes célibataires. Trois cas sont connus pour ceux qui voulaient absolument y échapper : se cacher avec succès quand sévissaient les recruteurs (ce que fit l'un de mes ancêtres côté Widmer, au fond d'une fosse à purin...); épouser une veuve âgée; se sectionner l'index droit, pour devenir incapable d'utiliser un fusil.

En Suisse on admira la Campagne de Russie napoléonienne, même encore lors de l'effondrement du Premier Empire, qui en résulta. On trouve ainsi dans «Le Véritable Messenger Boîteux» de 1814 un article intitulé *Coup-d'œil sur les succès de l'armée française en Russie, pendant la campagne de 1812* ! Cela est mentionné dans ces pages car notre cousine Odette possède le Messenger Boîteux mentionné, en héritage (avec d'autres exemplaires) de son grand-oncle Fleury Aufranc apparenté à la famille Boder.

³ Recteur notamment pour mes frère et sœur ! Et pour moi de 1954 à 1955.

À l'évidence, le mariage d'Auguste II Laager avec Elvina Bessire (elle ne signait que de ce seul prénom) avec valu une dot importante. Lorsque après le décès prématuré de sa jeune épouse (voir plus loin), Auguste II père de trois enfants épousa Fanny fille de Lucien Criblez, la famille Bessire éprouva un chagrin supplémentaire, qu'on ne peut lui reprocher. L'horloger Lucien Criblez avait été mal famé, pratiquement sans ressources, et les raisons seront précisées plus loin.

Mais revenons-en à 1891-1892 : en automne 1892 naquit Charles, et l'année suivante Marguerite. L'année 1895 fut celle de la naissance de Julie Alice, hélas rapidement en mauvaise santé. Elle ne put même pas être baptisée, et mourut à l'âge de trois mois. Elvina donna naissance à son quatrième enfant en 1896 : Louisette, qu'il faut appeler Louisette I, et qui mourut de diphtérie en 1907¹.

Marguerite et Louisette I à l'évidence ressemblèrent à leur mère, et Charles - de manière spectaculaire - non pas à son père Auguste II, mais à son grand-père Auguste I. Cela de plus en plus saisissant dès qu'il eut une quarantaine d'années, ce qui est confirmé par des «photos de face» (du fait de nez différents; très aquilin pour Auguste I). On en déduit alors que l'aspect physique de notre grand-père Auguste II pouvait être issu de ses grands-parents Evalet et non de son propre père. On en retrouva des traces chez ses autres fils, ainsi que chez Charlot fils de Charles et Lucien fils de Constant.

La tuberculose fut la calamité du 19^e siècle, et perdura à Péry même jusque vers 1950 (je me souviens du décès d'un jeune adulte en 1952). Elle frappa le couple Auguste II-Elvina, l'épouse succombant en avril 1898.

La seconde épouse; ... et parlons du pasteur Paul Pétremand. En février de l'année suivante, notre grand-père épousa la jeune trentenaire Fanny Criblez, alors en fonction de responsable du «Café de Tempérance» de Péry. Il était indispensable de reprendre en charge trois enfants, et même quatre en comptant un jeune adulte. En effet, la famille Laager avait accueilli dès environ 1890 un orphelin, sauf erreur neveu de notre arrière-grand-mère Caroline Laager-Evalet, à savoir Henri Saisselin, né en 1877, et qui se forma comme horloger au service des Laager.

Non seulement la tuberculose était ravageante, mais aussi l'alcoolisme, qui avait hélas pendant des années avili Lucien Criblez (1832-1912) père de Fanny. Il avait notamment été victime d'aigrefins profitant d'une certaine gentillesse de sa part, mais surtout d'une situation entre deux eaux lorsqu'il avait trop bu. Il signa à diverses reprises des cautions, et en fut ruiné. À peine jeunes adultes, ses deux filles Fanny et Émilie durent travailler dur pour s'engager dans le remboursement de toutes ces dettes et Fanny, très logiquement, devint à Péry responsable de l'établissement excluant les boissons alcooliques (ladite «tempérance»). Avec de plus sans doute l'impression de ne jamais pouvoir se marier. Mais il faut ajouter qu'au début des années 1890 son père avait enfin réussi à revaloriser sa vie en devenant abstinente, grâce au pasteur Paul Pétremand qui venait d'être installé à Péry en 1890. Une sorte d'aristocrate neuchâtelois, même en l'absence d'une particule «de»... Il participait au combat contre l'alcoolisme, mais curieusement sans être abstinente lui-même, puisque sa cave était riche de vins fins ! Il intervenait cependant pour faire signer les engagements d'abstinence absolue proposés par la «Croix-Bleue» pour les malheureux ivrognes (l'association de lutte contre l'alcool, fondée par un pasteur romand en 1877). Lorsqu'il supplia Lucien Criblez de signer la promesse absolue d'abstinence, celui-ci - bien au courant de la cave de la cure - soudain s'exclama : *Je signe, mais seulement si vous signez aussi !* Monsieur le Pasteur fut complètement surpris, ... mais signa ! Il devint donc lui aussi un abstinente absolu.

¹ Deux ans après naquit notre maman, qu'il faut donc appeler Louisette II dans ces pages.

J'entendis parler de cet ecclésiastique jusque dans les années 1980¹ ! Il gérait la paroisse d'une main de fer, en accord avec le «dolorisme» de l'époque, une curieuse hérésie affirmant plus ou moins clairement que la souffrance humaine parachevait le salut apporté par le Christ. De plus, au moins une fois l'an, il fustigeait les non-croyants dans son sermon... du jour de Pâques, accablant les croyants présents ! Il paraît que c'était «une grande lessive». Et la première communion avait lieu l'après-midi du Vendredi-Saint, une tristesse complète pour les catéchumènes. En fonction à Péry durant trente-sept ans, il marqua à vie d'innombrables personnes, dont notre maman. Septuagénaire depuis peu, elle m'avait demandé de la conduire, pour une dernière fois, quelques heures au chalet Laager du Montoz. Elle n'était pas dans des pensées futiles, et soudain me dit : *C'est tout de même triste de devoir mourir...* mais sitôt après, à la fois inquiète et rassurée, elle ajouta : *Heureusement qu'il n'y pas un pasteur qui m'entende !...*

Ce pasteur Pétremand était manifestement un protestant extrémiste, pour qui le salut était assuré exclusivement par la foi et non par les œuvres (Épître aux Romains, 3/28; Épîtres aux Éphésiens, 2/8-9), en une certaine opposition à l'Épître de Jacques, 2/24). L'une de ses paroissiennes était vénérée du fait de tous les orphelins qu'elle avait recueillis. Lors de son service funèbre, le pasteur s'exclama du haut de sa chaire : *Ce ne sont pas ses bonnes œuvres qui lui vaudront le Paradis !* Il y eut un évident mécontentement. Encore un détail pour les services funèbres : il paraîtrait que pour les pauvres il trouvait une célébration superflue, ... et ç'aurait été notre grand-père Auguste II qui allait y lire des textes bibliques.

Revenons-en à Fanny Criblez dans les années 1890. Avant d'être responsable du Café de Tempérance à Péry, elle avait travaillé quelques années à Bâle, vraisemblablement comme «gouvernante» dans une famille fortunée (dont Madame fut la marraine de notre oncle Constant en 1900). Chrétienne sincère, elle fut membre de l'Union chrétienne de Bâle. De retour à Péry en 1896, elle acheta un «livre de notes» avec tranches dorées et une reliure de cuir encore parfaite après plus d'un siècle. En première page, elle écrivit en lettres gothiques *Album de Poésie*, ajoutant ses prénom et nom en dessous, ainsi que la date 1896. Plusieurs textes manuscrits y figurent, essentiellement d'inspiration chrétienne et avec le dolorisme² de l'époque (et pratiquement sans aucune faute d'orthographe).

Plusieurs pages sont remplies par d'anciennes amies de Bâle (Union chrétienne), mais y figure aussi sa sœur Émilie, avec un texte intitulé ***Par la foi*** :

*Quant au matin, d'une main tremblante, / Pour la charger, je soulève ma croix,
Oh ! Tu le sais, je la trouve pesante / Et je retombe affaissée sous son poids.
Mais d'un regard, d'un mot Tu m'encourages. / J'essaie encore... Enfin je suis debout !
Tu vas devant, je suis ... Tu me soulages. / Et chaque jour Tu m'aides jusqu'au bout.*

Suivent encore trois couplets. Puis les deux pages suivantes sont signées d'Elvina Laager, première épouse d'Auguste II, dont on nous a toujours dit qu'elle avait été une amie de Fanny, bien qu'étant de cinq ans plus âgée. Titre : ***Simplicité***.

*Accepter ce que Dieu nous donne / Et laisser ce qu'il nous défend;
Soit qu'Il promette ou qu'Il ordonne, / Croire ainsi qu'un petit enfant,
Puis aller tout droit dans la vie / Sans frayeur et sans embarras,
Humble sans fausse modestie / Car à soi l'on ne pense pas.*

¹ Jusqu'au début du 20^e siècle, les écoliers de niveau appréciable étaient autorisés à clore leur scolarité au terme de la huitième année, ce qui pouvait ensuite permettre quelques (modestes) revenus pour les familles. Il s'avère qu'au cours de la Première Guerre mondiale l'étonnante entreprise «Péry Watch» ne survécut momentanément qu'en fabriquant de la munition pour n'importe quel client... Et de nombreux élèves quittaient alors prématurément l'école pour s'y faire embaucher et donc gagner de l'argent. Le pasteur Pétremand jeta alors l'anathème sur eux. Il s'avéra bien plus tard que, dans les années 1980, de jeunes octogénaires vinrent se confier à ce sujet au pasteur Roger Brandt (nommé peu auparavant) pour enfin retrouver une sérénité spirituelle.

² Il s'agissait en quelque sorte du caractère rédempteur de la souffrance.

*Savoir que le grain que l'on sème, / Le talent que l'on fait valoir,
On les tient du Maître lui-même / Et l'on ne peut s'en prévaloir.
Se donner ainsi tout entière... / Dans la joie ou dans la douleur,
Apportant sourire ou prière, / Dire ce qu'on a dans le cœur.
C'est ton précieux apanage. / C'est ta grandeur et ta beauté.
Oh ! Sois toujours notre partage, / Bienheureuse simplicité.*

Ce volume *Album de poésie* contient de nombreuses fleurs séchées. Elles sont encore, après bien plus d'un siècle, en parfait état.

Il a été fait mention plus haut du père de la première épouse Elvina Bessire (le notable périsien) et de son grand-père soldat de de l'empereur Napoléon. Parlons alors aussi de l'ascendance de Fanny Laager-Criblez. Son père Lucien a été mentionné tout à l'heure, et sa mère Louise était née Bessire (1832-1913). Son grand-père Jean-Henri Criblez (1794-1836), cordonnier comme son propre père Jean-Pierre, était mort de tuberculose, laissant trois jeunes orphelins, une seconde fille naissant ensuite un mois après son décès. Son premier fils s'appelait Frédéric, né en 1828, et j'ai de lui une photographie (1871), sans doute la plus ancienne encore conservée de Péry. Elle m'a été donnée en 1983 de la part de ... ses descendants américains (dont le nom s'écrit Cribley depuis fort longtemps). Cela s'explique par l'émigration en 1889 aux Etats-Unis d'Amérique (dans le village de Bluffton en Ohio) de son fils Emmanuel Criblez (1856-1931), cousin de Fanny et père de onze enfants.

À ma connaissance, nos grands-parents Auguste II et son épouse Fanny n'entretenaient pas de contacts avec cette famille Criblez émigrée. Contacts il y eut, en revanche, avec des émigrés Bessire cousins de Fanny par sa mère Louise, également établis à Bluffton/Ohio (sans doute eux aussi à la fin du 19^e siècle). Notre maman Louisettes II fut en relation jusque dans les années 1960 avec une célibataire Louise Bessire (donc jusqu'à son décès), qui effectivement habitait Bluffton.

Notre cousin Auguste IV visita Bluffton en 1953, et moi-même avec Chantal au début d'octobre 1973. Il y avait un peu partout des descendants de Périsiens, avec parfois des ressemblances physiques. Il y avait aussi des descendants de Suisse alémaniques, dont certains parlaient encore *Schwiizertütsch* entre eux alors que leurs parents étaient nés en Ohio...

Un Charles Bessire d'Ohio visita Péry en 1923, accueilli par la famille Laager (une belle photo le rappelle). Il proposa à notre jeune oncle Paul de s'établir aux États-Unis comme agriculteur, mais nos grands-parents cependant s'y opposèrent.

La Tante Émilie des enfants d'Auguste II. La sœur de Fanny resta célibataire sa vie entière. Dès 1895 environ, elle exerça une profession de lingère en Pays de Vaud, notamment dans une famille Burnier de Paudex (un village de la côte lémanique et proche de Lausanne). À la naissance de notre oncle Alfred en 1904 (ce qui signifia pour sa sœur Fanny d'avoir déjà dû s'occuper de six enfants), elle quitta la famille Burnier pour s'installer définitivement comme gouvernante chez sa sœur et son beau-frère. Lorsque j'ai interviewé mon oncle Émile en 1986, ce fut en quelque sorte ma première question. Il en fut très ému, m'évoquant les qualités de sa tante de manière touchante : elle travaillait sans relâche, elle ne se plaignait de rien, elle était toujours de bonne humeur, elle ne fessa jamais quiconque (!); c'était un ange...

Les deux sœurs restèrent en contact avec Madame Burnier, qui invita Fanny en pleine Seconde Guerre mondiale pour passer quelques jours à Paudex, son domicile étant à proximité immédiate d'un pont CFF de la ligne Lausanne-Sion. Mes oncles Constant et Auguste s'y opposèrent, expliquant que selon le principe de la «terre brûlée» du général Henri Guisan, une invasion par la Wehrmacht - crainte pendant des ans - amènerait la destruction immédiate notamment de tous les ponts de chemins de fer. Et la maison Burnier s'en serait écroulée...

Notre maman Louisettes II, au milieu des années 1920, se trouva quelques fois à Paudex pour des vacances. Un certain été elle fut victime d'hydrocution, mais ne

mourut pas, car elle n'était pas nageuse. Peu après, le fils Burnier en tomba amoureux, mais sa propre mère s'y opposa : *Tu n'es pas assez distingué pour Mademoiselle Louissette !*

Les Églises à problèmes... J'ai connaissance des deux photographies prises lors des baptêmes de nos oncles Auguste III et Jean. Il semblerait en revanche qu'aucune photographie ne concerne notre oncle Constant. Je sais cependant qu'il fut baptisé à Péry le même dimanche que son petit-cousin «Émile Laager de La Heutte», fils de Paul-Émile cousin d'Auguste II. Cet «Émile de La Heutte» avant d'étonnants ongles concaves...

Survint peu après le baptême de Jean (1902) un problème d'appartenance à la paroisse périsienne de l'Église protestante bernoise. Notre arrière-grand-père Auguste I, ancien conseiller de paroisse, aurait à ce qu'il paraît été scandalisé par les extravagances sexuelles d'un pasteur de la région, et décida de «claquer la porte», l'imposant à son épouse Caroline et à son fils Auguste II, famille comprise ! Tout ce monde s'intégra à une «secte», un terme au sens un peu différent qu'au début de ce 21^e siècle. Il s'agissait d'une «Église libre» protestante de la région, dite «baptiste» (particularité doctrinale : le baptême ne peut être administré qu'à des personnes d'âge de raison). Il en résulta que les enfants Alfred (1904), Paul (1905), Émile (1906) et Louissette II (1909) ne furent pas baptisés, mais notre grand-père Auguste II poursuivit cependant ses fonctions d'organiste de l'Église officielle au temple de Péry. Son épouse Fanny apprécia le baptême, la «salle de réunion» de la communauté fondamentaliste se trouvant d'ailleurs rapidement ... dans la ferme Laager ! Mon oncle Constant s'en rappelait, en mauvais souvenir, car la communauté imposait en toutes choses de rigides disciplines.

Un problème survint en été 1909 (ou 1910). Des jours et des jours de pluie gênaient la récolte du foin, mais un certain dimanche le soleil fut soudain radieux, ce qui décida notre grand-père Auguste II de travailler avec ardeur dans les champs... ce Jour du Seigneur. Cela scandalisa la communauté baptiste, qui lui adressa les plus vives remontrances. Il s'en énerva, quitta ladite communauté - sa famille comprise - et l'expulsa de la ferme (salle de réunion). J'ignore ce que son père pensa, mais lui-même - de retour intégralement à l'Église nationale - fit baptiser en un seul dimanche Alfred, Paul, Émile et Louissette II par le pasteur Pétremand. Notre oncle Alfred fut soudain surpris au cours de la liturgie, et s'écria à l'intention du pasteur : *Tu me mouilles !...*

Un œcuménisme précoce ? De manière naturelle, notre grand-père Auguste II - qui admirait le chant grégorien - évoquait parfois «les frères catholiques» (les sœurs étant évidemment sous-entendues...), pas véritablement en accord avec son épouse plutôt restée fondamentaliste. L'entente entre les deux confessions était remarquable à Péry au début du 20^e siècle, la population catholique étant apparue progressivement dès les années 1870, du fait initialement de la construction de la ligne de chemin de fer Bienne-La Chaux-de-Fonds, qui fit appel à de nombreux ouvriers italophones (Tessinois ou Italiens; certains actifs aussi en d'autres professions). Plusieurs familles s'installèrent définitivement. Par exemple les Anchisi, Buraglio, Gallina, Michelotti, Sartori et Visconti¹. À la fin du 19^e siècle, avant la construction de la chapelle catholique proche de la gare de La Reuchenette, les messes étaient célébrées au temple, une circonstance plutôt rare à cette époque, et honorant *a posteriori* les deux communautés.

Une remarquable personnalité. La rédaction de Mémoires peut poser problème, car il y inévitablement une certaine incompatibilité entre une gestion simplement chronologique et de légitimes exigences thématiques. Il est donc nécessaire parfois de quitter pour un instant une date précise. Pour la raison notamment que jusqu'à la fin des années 1960, on parlait encore, même au-delà de la famille, de notre grand-père Auguste II en tant qu'instituteur, organiste, horloger et agriculteur.

¹ La bonne entente perdura, et je fus impressionné lors du service funèbre de notre père Henri Widmer le 4 novembre 1989 à Cully en Lavaux : la majorité des Périsiens présents furent des catholiques, dont les Messieurs Buraglio et Michelotti.

J'entendis d'innombrables souvenirs reconnaissants au sujet de ses activités d'**instituteur** à Péry. Il était responsable de la «classe 2», c'est-à-dire de l'«avant-dernière», qui donc inévitablement devait prendre en charge les écoliers de piètre capacité, qu'on estimait incapables de parcourir les neuf années d'école sans «doubler» deux fois ou davantage... Il les prenait en charge avec sollicitude, bien différent de son jeune collègue Prosper Bindit de la classe 3, qui ricanait au sujet de tels élèves¹ : *Ils en sauront toujours assez pour pousser une brouette !...* Si problèmes il y eut pour notre grand-père, ce fut malheureusement avec son collègue de la classe 1, Paul Chausse (de sept ans son aîné), un personnage insupportable connu comme tel loin à la ronde, ... mais aussi par nos oncles ! Ce pourquoi Constant et Auguste III, ses élèves vers 1914-1916, une fois l'empoignèrent et le jetèrent dans l'imposante caisse à bois de la classe. La commune d'ailleurs l'expulsa de ses fonctions en 1921 en raison de violences récurrentes à l'encontre de tels ou tels élèves de moindre force physique que nos oncles. Il s'était défendu, dans une séance houleuse de la Commission d'école en salle de classe², en s'exclamant : *Le sang n'a pas coulé, le sang n'a pas coulé !...* Il eut quelques remords «sur le tard» en pensant à ses collègues, et convoqua Prosper Bindit en 1936, pour exprimer ses excuses... Peu après, en octobre de la même année, il se suicida à 76 ans en se jetant dans la Suze du haut du magnifique pont ancien en pierres de taille, aujourd'hui disparu.

S'approchant en 1930 du terme de ses fonctions d'instituteur, notre grand-père Auguste II donna suite aux demandes de retraites anticipées du Département bernois de l'Instruction publique, en vue de fournir des postes aux tout jeunes instituteurs chômeurs au terme de leurs études. Il prit donc sa retraite en avril 1931, avec un an d'avance (il mourut malheureusement à fin décembre de la même année). Le poste ainsi disponible fut acquis par ... Henri Widmer.

Notre grand-père Auguste II était à l'évidence passionné de **musique**, bien au-delà de l'orgue, et affirmait qu'on ne dépenserait jamais assez d'argent pour la valoriser... Il dirigea notamment un petit orchestre à La Heutte, dont il reçut en cadeau vers 1900 un imposant recueil de Sonates pour piano de W.A. Mozart. Et c'est assurément à son instigation que plusieurs de ses enfants s'initiaient à la musique : Charles pour la contrebasse (ce qu'il n'eut toutefois rapidement plus la possibilité de poursuivre), Constant pour le piano, l'harmonium et l'orgue, Auguste III pour le violoncelle, Alfred pour le violon, Paul pour la contrebasse, et Louissette II pour le piano³.

Un tout jeune instituteur s'installa en 1919 pour la «classe unique» de Frinvilier (le petit village entre La Reuchenette et Bienne) et les contacts avec la famille Laager furent immédiats. Ce Charles Bruckert était en effet un pianiste surdoué, d'ailleurs diplômé du Conservatoire de Neuchâtel⁴. Notre grand-père l'invita souvent dans la ferme familiale pour qu'il y donne des concerts privés, où il honorait notamment Ignace Paderewski ! Il y eut amitié avec nos oncles d'un âge proche du sien (Constant, Auguste et Jean). Il se retrouvèrent donc avec notre grand-père à Paris au début des années 1920, une véritable expédition culturelle, divertissements compris ! Mon oncle

¹ Il était non seulement cynique, mais également guère pacifique. Lorsque l'année scolaire s'entamait, il demandait à ses nouveaux élèves de bien regarder le panneau informatif concernant le **système métrique**. Il mettait alors la main sur «mé», et s'exclamait : *Ici, c'est le système trique !* Notre cousin Adrien, à la fin de sa vie, me répéta encore : *Il aimait sa trique*. Mais à intervalle régulier des élèves la sabotait...

Il était de plus eugéniste, et préconisait donc de stériliser toutes les personnes de faible intelligence. Je l'ai d'ailleurs encore entendu s'exprimer ainsi au milieu des années 1960, au terme de sa vie.

² Effrayé, le secrétaire rédigeant le procès-verbal se cachait derrière l'imposant fourneau du lieu. Il s'agissait de Robert Benoit, père notamment de notre tante Myria Laager-Benoit et de notre oncle René Benoit-Laager.

³ Elle prit des leçons à Bienne chez une Madame Fleig, chez qui ma sœur apparut aussi une génération plus tard...

⁴ À peine arrivé à l'École normale de Porrentruy, il en avait été le pianiste attitré, ainsi que de l'orchestre de la ville. Sans oublier ses fonctions d'improvisateur pour le cinéma muet.

Auguste III m'en parla, évoquant Joséphine Baker aux Folies Bergères, guère habillée que de pelures de bananes...

Nos oncles musiciens eurent aussi divers contacts à Bienne avec de nombreux musiciens «amateurs», mais surtout ils firent partie à Péry même de l'orchestre villageois «Aurore» fondé en 1919¹, dirigé initialement par le directeur de la fanfare villageoise.

Pour parler précisément de notre grand-père Auguste II et de ses capacités musicales, il ne faut évidemment pas oublier ses fonctions d'**organiste**, pour lesquelles diverses archives² indiquent la prédominance de la culture germanique en la matière. On peut ainsi mentionner les compositeurs suivants : Johann Christian Rinck (1770-1846; déjà cité plus haut), Ludwig van Beethoven (1770-1827), Théophile Stern (1803-1886; organiste à Strasbourg, notamment à Saint-Thomas puis au Temple-Neuf), Julius André (1808-1880; organiste à Francfort), Wilhelm Volckmar (1812-1887; organiste à Homberg/Land de Hesse), Moritz Brosig (1815-1887; organiste de la cathédrale de Breslau en Prusse orientale), Alexandre Guilmant (1837-1911; titulaire de la Trinité à Paris) et Otto Barblan (1860-1943; organiste de la cathédrale de Genève).

Notre grand-père avait sans doute apprécié l'orgue neuf installé en 1888 à l'église de Péry (voir plus haut), mais au cours des ans se mit à le trouver plutôt terne, ... et même bien trop modeste (6 jeux) ! C'est donc à son instigation qu'il fut remanié en 1928 par la firme alémanique Kuhn, passant à un total 17 jeux, reprenant tous ceux de 1888 ainsi que le buffet. Pour que le Conseil de paroisse prenne la décision appropriée, il avait présenté toute l'affaire en Assemblée, et son texte a été conservé, devenant un document historique, repris en décembre 2007 dans *L'Orgue / Revue indépendante*. Mentionnons également qu'il s'était documenté dès environ 1925 en se procurant l'ouvrage récent de Jean Huré (organiste de Saint-Augustin à Paris) intitulé «L'esthétique de l'orgue». Ce livre très détaillé, à ce jour encore connu des spécialistes, fut retrouvé vers 1965 dans le galetas de notre oncle Auguste III, qui m'en fit cadeau du fait de mes fonctions d'organiste déjà établies.

L'instrument Kuhn susmentionné (1928) fut après le décès de notre grand-père celui du titulariat de notre oncle Constant, de 1932 à 1967, et sur ces claviers je mis mes mains pour la première fois à fin décembre 1955. Le dimanche 3 mars 1957 en après-midi, j'y jouai l'«entrée d'orgue» pour le culte allemand du jour³...

Comme dernier point musical et paroissial en cette page, il faut mentionner l'activité ferme de notre grand-père Auguste II lors des très sérieuses controverses - dans les années 1920 - au sujet du «Psautier Laufer», un recueil de piètre qualité que des pasteurs voulaient imposer à toutes les Églises réformées romandes, refusant systématiquement de tenir compte des avis des musiciens, et particulièrement des organistes professionnels⁴. En cette affaire, notre grand-père eut de nombreux contacts avec Charles Schneider, titulaire au Grand-Temple de la Chaux-de-Fonds (élève notamment d'Albert Schweitzer à Strasbourg dans les années 1900), ainsi qu'avec Henri Gagnebin, directeur du Conservatoire de Genève (il l'avait connu trente ans plus tôt

¹ Il fut dissous en 1939, du fait de la Seconde Guerre mondiale. Entre-temps, notre père Henri Widmer y avait été violoniste et directeur, rencontrant tout naturellement sa future épouse Louissette... L'ultime manifestation d'importance pour l'orchestre n'eut rien de musical : un voyage en Italie du Nord (avril 1938), notamment aux Îles Borromées et à Venise. Cela fait partie, avec qualité, des films 16 mm établis par notre oncle Jean de 1927 à 1938.

² Essentiellement des partitions qu'il avait recopiées manuscritement.

³ Ma maman se chargea du reste. Suppléante de son frère, c'est elle qui était chargée des cultes allemands à cette époque.

Elle m'avait installé aux claviers de l'orgue en décembre 1955 sous prétexte de m'intéresser... au piano ! On m'avait imposé des leçons de piano à Bienne dès l'automne 1954, mais quelques mois après décembre 1955, je m'étais exclamé : *Maman, le piano c'est fini !* Mes leçons se poursuivirent cependant jusqu'en 1959.

⁴ Il en sera encore question plus loin.

comme enfant du pasteur biennois Henri-Auguste Gagnebin). Ce directeur genevois mentionnait parfois, en souriant, «Notre-Dame de Péry»...

Il a été fait mention plus haut du centenaire formel de la firme Nisus en 1957, Auguste I Laager ayant entamé ses fonctions personnelles d'**horloger** en 1857, fabriquant des montres de marque ... «Auguste Laager» ! Il complétait toutefois ses revenus par des activités agricoles sur quelques hectares, selon les saisons, et également pour n'être que peu affecté par les fluctuations commerciales. Bien avant la crise mondiale de 1929, le monde économique était inconstant selon les ans, ce pourquoi d'ailleurs notre arrière-grand-père décida que son fils devait acquérir une formation d'instituteur, pouvant ainsi s'assurer une profession stable. Dans ce contexte, celui-ci n'acquiesça aucune formation d'horloger¹, le «savoir-faire» approprié étant alors transmis par Auguste I à son neveu orphelin Henri Saisselin, puis également à Georges Criblez, frère adoptif de notre grand-mère Fanny. Ce sont certainement ces deux personnes qui ont ensuite formé professionnellement nos oncles actifs en horlogerie : Constant, Auguste III, Alfred, Paul et Émile². Cela assura à terme la fondation effective de la firme Nisus. Entre-temps, et assurément après le décès d'Auguste I en 1916, son fils notre grand-père géra toutefois les activités d'horlogerie, payant si nécessaire les deux employés de sa propre poche tout en entassant dans des armoires les montres fabriquées, en attendant que la crise en cours s'atténue...

Notre grand-père Auguste II conserva toutes les terres acquises par son père dès la fin des années 1870, mais dans les faits il ne fut pas plus **agriculteur** qu'horloger. C'est l'engagement d'un tâcheron³ qui toutefois assura ces activités-là. On ne m'en parla guère, mais je sais que vers 1907 notre oncle Auguste III faillit se noyer dans une fosse à purin. Le tâcheron put le sauver; il s'appelait lui aussi Auguste...

Comme seul bétail on me mentionna des porcs, avec évidemment des poules aux alentours. Il y eut quelques vaches, puis une seule, pour un peu de lait mais également comme «animal de trait» (une sorte de cheval au rabais). Notre maman encore bien jeune, la vache s'appelait «la Blösch», très sympathique...

Notre oncle Émile me mentionna qu'au cours de la Première Guerre mondiale la famille n'eut jamais faim. Il estimait que la culture de pommes de terre sur vingt-quatre vares (2'400 m², donc un quart d'hectare; le tout planté à la pioche) en était une explication. Cela allait en accord avec le fait que les pommes de terre sont les quatrièmes plantes alimentaires mondiales, après le blé, le riz et le maïs.

Nos grands-parents et leurs deux plus jeunes enfants (Louissette II et Lucien) quittèrent la ferme en 1928 pour s'installer dans la maison Jopiti⁴ construite aux Malterres en 1910, qui ultérieurement fut celle de notre oncle Constant. Tout le terrain agricole avait déjà été loué dès 1923 à la famille Edmond Evalet, qui dès lors occupa partiellement la ferme. L'entente n'avait pas été parfaite, d'où le départ cinq ans plus tard de la famille Laager. Selon notre maman, les enfants Evalet ne dormaient pas dans des lits, mais sur de la paille, et s'y comportaient comme du bétail...

Revenons-en à une certaine chronologie. Notre grand-père Auguste II et sa seconde épouse Fanny eurent trois fils en leurs quatre premières années de mariage : Constant (1900), Auguste (1901) et Jean (1902). La jeune mère n'eut jamais de fièvre puerpérale⁵, en toutes les années jusqu'en 1913, année de naissance du «petit dernier» Lucien (appelé plus tard Luc par ses frères et sœurs).

Trois autres fils naquirent en 1904 (Alfred), 1905 (Paul) et 1906 (Émile). Il y avait donc neuf enfants en l'année d'inauguration du tunnel du Simplon (perçement entamé

¹ Il était toutefois capable de réparer les pendules (appelées aussi «régulateurs») !

² Le «petit frère» Lucien se forma lui au Technicum de Bienne.

³ Sens indiqué par le dictionnaire : ouvrier agricole «à la tâche», c'est-à-dire rémunéré forfaitairement.

⁴ Artisan d'origine tessinoise, maçon, charpentier et peintre en bâtiments. C'est auprès de lui que notre oncle Charles acquiesça sa formation de peintre.

⁵ Ce qui survint encore au village jusque dans les années 1920, aboutissant à des septicémies mortelles.

en 1898). L'année suivante, très malheureusement, Louissette I sœur de Marguerite fut atteinte de diphtérie, la maladie infectueuse ayant été la plus haute cause de mortalité infantile à la fin du 19^e siècle (une angine provoquant l'asphyxie; en France, il y eut encore 3'000 morts par an dans les années 1920). Louissette I mourut donc à onze ans. Dans ses derniers jours, elle disait à sa seconde maman : *Chante moi des cantiques...*

À nouveau enceinte en automne 1908, Fanny accoucha le 7 mai 1909 ... d'une fille, après six garçons. Cela impressionna toute la famille, et au-delà. On y vit pratiquement une sorte de résurrection de Louissette décédée, et on reprit donc son prénom pour ce petit bébé. De plus, pour fêter l'événement, notre grand-père Auguste II donna un jour de congé à sa classe d'école.

Des décennies plus tard, notre maman nous relata que sa propre maman, suroccupée, n'avait pas accouché de manière usuelle le 7 mai 1909, ... mais à la cuisine, où elle avait soudain estimé avoir à faire un instant; et elle-même serait tombée sur le sol, s'applatissant son nez tout frais. Cela est assurément véridique, visible sur une photographie de l'année 1909. Durant un an au moins, la maman Fanny a alors massé tous les jours ce petit nez, ce qui le redressa.

Cette petite sœur apparue, sont frère Constant estima avoir bien assez de frères et sœurs, et le manifesta comme suit : *Maman, on est assez; maintenant ça suffit !* Notre grand-maman lui répondit qu'elle était d'accord...

On m'a signalé deux événements particuliers pour 1910. Tout d'abord la formidable inondation du ruisseau Pissot arrivant en droite ligne du Montoz, qui tout simplement (!) traversa la ferme - dans son couloir nord-sud - pendant des jours (le ruisseau fut ultérieurement canalisé depuis l'orée de la forêt jusqu'à la Suze). Cela n'avait pas été à simplement regretté localement, car c'est toute l'Europe occidentale qui fut inondée en janvier 1910 (internet en parle de manière détaillée).

Mais notre oncle Émile se souvenait d'autre chose (selon lui son premier souvenir) : la comète Halley, visible de la Terre tous les septante-six ans (elle avait été observée notamment en janvier de l'an 66, considérée ensuite comme présage de la chute de Jérusalem en l'an 70 par l'occupation romaine). Cette comète a alors offert un superbe spectacle lors de son passage en avril et mai 1910. À cette époque, elle avait passé très proche de la Terre à un point tel que plusieurs savants de l'époque avait prédit la fin du monde ! Certains personnages influents avaient alors alimentés l'opinion publique de leurs prédictions pessimistes. On prédisait que la comète passerait tellement proche de la Terre que ses gaz empoisonneraient l'atmosphère et que le monde périrait ! Il y eut des vagues de vols, vandalismes, et suicides, comme si l'humanité vivait ses dernières heures. Ce qu'il advint fut en réalité heureusement tout le contraire et notre grand-père tint absolument à faire voir ce merveilleux spectacle à ses enfants Charles, Marguerite, Constant, Auguste, Jean, Alfred, Paul et Émile. Il les conduisit sur ses champs une nuit du printemps 1910 (le 18 mai, la queue de la comète faisait 120° dans le ciel nocturne).

Auguste II se passionnait non seulement pour l'enseignement, la musique, l'horlogerie ou l'agriculture, mais aussi pour **les sciences et toutes les nouveautés techniques**. Notre maman se souvint qu'il avait plusieurs fois affirmé que l'Homme marcherait sur la Lune, une réalité effectivement survenue le lundi 20 juillet 1969 (en étymologie, le lundi signifie «jour de la Lune»...). Il aurait aussi été l'un des premiers abonnés au téléphone à Péry¹. Il avait aussi rapidement acquis une machine à écrire. L'invention de la radio l'avait également passionné, et lorsqu'on avait signalé que tel ou tel jour un simple sifflement serait transmis de la Tour Eiffel aux pays proches, il avait tenu à descendre à Bienne pour l'entendre à la Maison du Peuple (la Radio romande s'institua à Lausanne en 1922). Et il acquit même un microscope, que mon oncle Auguste III me présenta dans les années 1960.

¹ Nombre d'abonnées en Suisse au 31.12.1910 : 67'642. Souvenons-nous que, durant plusieurs années, la connexion téléphonique ne pouvait pas être directe, et que tout devait passer par le bureau postal. On ne pouvait être confidentiel.

Notre grand-père avait sans doute apprécié l'arrivée en 1908 du tout jeune collègue Prosper Bindit (qui logea d'ailleurs en pension, jusqu'à son mariage, dans la ferme Laager, les repas compris¹). En effet, lui aussi était passionné par les progrès scientifiques et techniques. Cela visiblement l'intéressait davantage que ses activités d'enseignant. Notre tout jeune oncle Constant obtint alors beaucoup de connaissances appropriées par ses contacts personnels avec l'instituteur Bindit.

Un père «à l'ancienne» mais moderniste ? Auguste II avait encore quelques comportements «à l'ancienne». Par analogie avec les temps lointains et un certain atavisme, il était encore influencé par la mortalité infantile élevée qui avait marquée l'humanité depuis le fond des âges. En clair : il ne s'intéressait à ses enfants que quand ils commençaient à parler. Mais il avait aussi une particularité qui pouvait paraître moderniste : il fut un père bienveillant et clément, à l'opposé de son propre père (et c'est son épouse qui devait établir la fermeté dans l'éducation...). Ce pourquoi notre maman m'a souvent dit, au sujet de son père et par comparaison avec Auguste I : *Il avait tourné l'char d'l'autre côté !* Initialement, je ne comprenais pas ce que cela signifiait... Elle m'a aussi indiqué n'avoir que de beaux et joyeux souvenirs de son enfance, ainsi que de sa jeunesse jusqu'au décès de son père en décembre 1931.

Le dernier enfant Lucien, né en 1913, se mit donc à parler à fin 1914, année tragique... Cette naissance ne fut assurément pas inaperçue, notre oncle Constant notamment se souvenant des promesses de sa maman (Louisette sera le dernier enfant...). Donc il lui en fit reproche ! Mais il oublia certainement tout bientôt ses critiques, tant il eut d'affection pour ce petit frère, ... comme d'ailleurs tout le reste de la famille. Charles (âgé de 21 ans en 1913) notamment s'investit beaucoup dans les premières années de son cadet, une manière de faire un apprentissage pour ses propres enfants ! Et selon le principe «les grands élèvent les petits», courant dans les temps passés.

La Première Guerre mondiale.

Notre grand-père Auguste II avait accompli son École de recrues d'infanterie en 1887 à Colombier NE, et avait ensuite été incorporé dans le bataillon de fusiliers 21 (du régiment 9, jurassien); cela est visible sur une photographie. En 1914, âgé de 47 ans, il est évidemment dans la classe d'âge *Landsturm*. Francophile affirmé, très au courant de la politique européenne, il pressent bien avant août 1914 qu'une guerre va éclater, notamment entre la France et l'Allemagne. Et c'est donc avec bien de l'avance qu'il préparera son matériel militaire²... Les tensions entre les grandes puissances européennes avaient effectivement été nettement perceptibles, et le Conseil fédéral s'en était vivement inquiété dès 1912.

Le 1er août 1914, notre grand-père conduit à Berne les écoliers përisiens qui s'y rendent pour visiter l'Exposition nationale. Et c'est alors ce même jour que le télégraphe crépète dans tous les bureaux de poste, jusque dans les plus petits villages : l'ordre de mobilisation générale. Selon notre oncle Auguste III, présent à Berne parmi les écoliers, cela est rapidement communiqué aux visiteurs de l'Exposition... De retour en soirée auprès de sa famille (dix enfants...), notre grand-père la quitte sauf erreur le 3 août au matin en uniforme. Sa petite Louisette II, âgée de cinq ans, veut absolument l'accompagner à la gare, mais il l'en dissuade...

En raison de son âge qui ne le classe plus dans les troupes dites d'«élite», il ne sera pas mobilisé très souvent au cours des quatre ans de la Première Guerre mondiale. Notre maman se souvenait de lui avoir fait visite une fois à Cormoret, consternée alors quand elle comprit qu'il devait dormir dans ... de la paille³ !

¹ On peut estimer qu'il y eut - un temps jusqu'au décès d'Auguste I - quinze personnes à table pour chaque repas : les dix enfants, leurs parents, leur tante Émilie, le patriarche Auguste I et le jeune instituteur Bindit...

² Notre cousin Roger possède encore son fusil modèle 1911.

³ Ce qui fut d'ailleurs aussi le cas de son mari en 1939-1945...

Notre oncle Émile m'a raconté qu'il y eut de temps à autre des compagnies *Landsturm* à Péry, et que ces soldats avaient l'air archivieux ! Ce qui intéressait les habitants - essentiellement les mères de famille privées de leurs maris (la plupart d'entre eux n'ayant pas d'autres ressources que leurs très modestes soldes) - était que les cuisines militaires pouvaient nourrir gratuitement la population.

Il est connu de longue date que le commandant en chef de l'armée suisse, le Général Ulrich Wille, était germanophile (son épouse : la comtesse Clara von Bismarck). Il avait acquis sa formation militaire en Allemagne, où il était né, arrière-petit-fils d'un immigré neuchâtelois en fait appelé Vuille. Proche du Kaiser Guillaume II (le parrain de son petit-fils Friedrich-Wilhelm Wille¹ né en 1912), il avait provoqué un scandale en Suisse romande en proposant au Conseil fédéral le 20 juillet 1915 d'entrer en guerre et de s'allier aux Empires centraux (c'est-à-dire essentiellement aux Empires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie).

Très irrité, notre grand-père Auguste II lui écrivit une carte postale pour critiquer son insupportable germanophilie. Peu après débarqua à Péry... le Procureur général de la Confédération, qui craignait une fomentation locale. Mais notre grand-père était absent, plus précisément en la Clinique Seeland à Bienne en raison d'une appendicite (une maladie gérable dès le début du siècle). Il n'y fut pas visité, et on conclut qu'il avait agi de manière strictement personnelle. L'affaire n'eut donc aucune suite.

C'est en 1916 que mourut sans conséquence d'une quelconque maladie notre arrière-grand-père Auguste I, âgé de 81 ans et qui avait été considéré comme un patriarche par ses petits-enfants. Assis sur le fourneau à banc de la ferme (avec son «capet» déjà visible sur la photographie du baptême d'Auguste III en 1901), il s'y éteignit soudain, son petit-fils Charles (notre oncle) étant près de lui. Il fut enterré avec son capet toujours sur sa tête, et je vis souvent sa tombe, qui exista jusqu'en 1958.

Sa génération des années 1830 est particulière, car on ne se rend guère compte des développements industriels et scientifiques dont elle fut témoin. Notre génération (vingt-deux cousins et cousines) est effectivement née avant les cartes de crédit, la climatisation, les congélateurs, les e-mails (en français : courriels !), les lave-vaisselle, les ordinateurs, les photocopies, les plastiques, les produits surgelés, le radar, les rayons laser, les stylo à billes, la télévision, les verres de contact, la vidéo, ... et avant que l'homme marche sur la Lune. Mais mentionnons alors quelques découvertes et nouveautés dont notre arrière-grand-père né en 1835 avait pu prendre connaissance après la mise au point en 1843 de la fabrication du sucre en morceaux (!) : les automobiles, les avions, les chemins de fer, l'électricité et ses innombrables usages, les gramophones, les machines à écrire, les photographies, le télégraphe et le téléphone. Notre maman Louissette II, âgée de sept ans au décès de son grand-père paternel, se souvenait surtout de sa gentillesse à offrir du chocolat à ses petits-enfants... Après le décès de notre grand-maman Fanny en 1948, nos parents héritèrent notamment son pliant (actuellement chez ma sœur), un cactus magnifique (je pus l'admirer pendant des années), un grand fauteuil de style Louis-Philippe (aussi chez ma sœur), ainsi qu'une magnifique commode-secrétaire (actuellement chez mon frère). Ces deux meubles ne sont pas de styles Belle Époque ou Art nouveau (le tout couvrant la période 1870-1910), étant alors visiblement plus anciens. Il doit donc s'agir de meubles initialement acquis par notre arrière-grand-père Auguste I.

Son fils Auguste II aura été un admirateur du politicien français Georges Clemenceau, devenu Président du Conseil en novembre 1917, alors âgé de 76 ans², et

¹ Ce «Fritz» Wille fut il y a une quarantaine d'années commandant du Corps d'armée de montagne 4. Il mourut récemment nonagénaire. Son propre père Ulrich II - lui aussi germanophile - avait été l'un des opposants à notre Général Henri Guisan de la Seconde Guerre mondiale.

² En automne 1870 (pendant la guerre franco-prussienne), il avait été nommé à 29 ans maire du 18^e arrondissement de Paris.

surnommé «Tigre», puis ultérieurement «Père-la-Victoire». Un véritable dictateur au sens antique du terme, avec une influence cruciale sur la dernière année du conflit.

La situation économique se dégrada en Suisse au cours de la Première Guerre mondiale, et des grèves éclatèrent avec l'apogée de la grève générale du 12 au 14 novembre 1918, c'est-à-dire dès le lendemain de l'armistice, et avec des tendances bolchéviques. La grève fut un échec après trois jours, matée par des soldats envoyés en nombre par le Conseil fédéral. La grève n'avait pas été très intense en Suisse romande, mais il y avait eu tout de même bien des troubles à Bienne, ce qui avait inquiété ... les Périsiens. Il y avait eut immédiatement création d'une «garde civique», une sorte de corps-franc (donc une troupe plutôt illégale...), sous le commandement d'Henri Saisselin (qui avait grade de lieutenant des pompiers !). Il s'agissait du cousin déjà mentionné de notre grand-père. Lui-même, pendant quelques jours, installa son fusil à côté de son lit. De nombreux grévistes biennois avaient décidé d'interrompre le travail à la Fabrique de ciment de Reuchenette, mais les Périsiens constituant le piquet de volontaires susmentionné, armés, les attendirent dans la Fabrique, les considérant comme bolchéviques¹. Par chance, ceux-ci apprirent sans doute le risque extrême qu'ils couraient, et donc abandonnèrent leur projet.

La grève générale malheureusement amplifia en Suisse la pandémie de la «grippe espagnole», surgie en Europe occidentale le mois précédent et qui sera responsable mondialement de 100 millions de morts.

Notre oncle Alfred, alors âgé de quatorze ans, en fut le plus sérieusement atteint, mais miraculeusement il survécut. Le médecin du village était paniqué par tous les malades dont il était censé s'occuper, craignant légitimement d'être contaminé et d'en mourir (mais il n'y eut à Péry - selon notre oncle Émile - que deux décès, dont le fils du voisin le boulanger Jufer, juste de retour de la Mob). Le médecin n'entra plus dans la ferme Laager, venant s'informer de temps à autre en restant à l'extérieur... Il y eut dans la ferme Laager six malades, dont parfois la peau était noircie...

L'année 1919 fut un peu moins malheureuse, avec notamment le Traité de Versailles signé le 28 juin (traité de paix entre l'Allemagne et les Alliés)². Mais certains en reconnurent immédiatement les failles, dont le maréchal de France Ferdinand Foch, commandant des armées alliées sur le front de l'Ouest pendant les dernières campagnes. Il qualifia ce traité d'«armistice pour vingt ans». Une réalité prouvée en 1939... Et en France, les «politicards» reprirent trop d'importance, irritant Georges Clemenceau encore Président du Conseil. Il s'exprima avec virulence : *Dans vingt ans, la France sera foutue !* Un cas réel en 1940...

Notre grand-père se rendit compte lui aussi que le prétendu traité de paix n'allait pas assurer l'avenir. C'est pourquoi il dit à ses fils : *Ce sera aussi votre tour !* En clair : vous aurez aussi une «Mob». Ce qui fut effectivement le cas de 1939 à 1945.

Notre maman Louissette II a souvent rappelé les regrets de son propre père au vu de l'instabilité politique française dès 1918, représentée notamment par les éliminations successives des gouvernements par le parlement. Il s'exprimait chaque fois comme ceci : *Les Français ont de nouveau renversé leur cabinet !* Notre maman n'y comprit rien pendant longtemps, pensant qu'il s'agissait d'un ... WC !

¹ Les habitants voulaient donc défendre cette entreprise. Cela peut paraître étrange, du fait qu'au début du siècle les ouvriers y travaillaient 60 heures par semaine, donc 10 heures par jour samedi compris ! Le salaire journalier était d'environ 3 frs 50. Mais ces conditions étaient généralisées dans tout le pays. Joseph Luterbach senior, le directeur, était apprécié. Il avait parfois fait des prêts sans intérêts à la Commune. Membre formellement de la communauté des Vieux catholiques, il offrit d'autre part à la paroisse réformée de Péry une «table de communion» en bois sculpté (de Brienz, où cet art était bien connu), ainsi que la deuxième cloche du temple lors de la reconstruction de 1930 (après l'incendie).

² Notre tante Myria m'en parla une fois très sérieusement, car elle s'en souvenait à perpétuité, la date comprise. La raison en était simple : c'est le 28 juin 1919 qu'elle s'était fiancée à son Charles préféré !

Une dernière décennie. Jeune quinquagénaire en 1920, année du mariage de son fils aîné, notre grand-père eut ensuite la joie de voir naître dix petits-enfants¹ jusqu'à sa disparition. Celle-ci dans tous les cas imprévisible pour autrui, mais j'ai lu il y a une dizaine d'années une lettre de sa part à Henri Gagnebin, directeur du Conservatoire de Genève, où il évoquait brièvement que chaque jour qui passait pouvait être son ultime... Et s'approchant de l'année fatidique 1931, il avait même dit souhaiter disparaître brusquement, mourir en bonne santé...

Mais il était visiblement hyperactif, et put étendre ses occupations bien au-delà de l'école et de la famille, puisque dans cette troisième décennie du 20^e siècle tous ses enfants (sauf le «petit dernier» Lucien) étaient ou devenaient adultes. Comme il était connu pour son irritation au sujet de la bêtise et des incompétences, en tous les domaines, il était très souvent contacté pour que dans de tels cas il se manifeste par des «lettres de lecteur» dans la presse régionale. Dans ces années 1920, il s'engagea alors de manière intense dans les disputes ... ecclésiastiques (Églises réformées romandes) relatives à un nouveau psautier de très médiocre qualité² que des pasteurs aux influences avérées voulaient imposer, en faisant fi de l'avis opposé pratiquement unanime des musiciens et donc estimant avoir eux tous les droits (tout cela d'ailleurs ne fut résolu qu'à fin 1936 avec la parution du «Psautier romand» en usage ensuite jusqu'en 1976). Le Synode jurassien avait même accepté formellement le piètre psautier pour l'Église locale, et c'est notre grand-père, actif en l'affaire pendant des années, qui réussit à faire annuler ce vote...

Lorsque notre cousin Adrien m'accueillit en 2003 pour l'interview susmentionnée, il me dit être d'avis que l'hyperactivité et la suroccupation de notre grand-père Auguste II pouvaient expliquer son décès soudain par infarctus (une affection aiguë pas vraiment connue à l'époque). Il paraît qu'il ne gravissait un escalier que «quatre à quatre» (en fait deux marches par deux marches, mais donc rapidement), et on prétend que pour prendre le train en direction de Bienne, il ne partait de son domicile, évidemment en courant, que lorsque la locomotive à vapeur pouvait se voir quittant la gare toute proche de La Heutte !

Un premier infarctus survint à l'évidence peu avant Noël 1931, notre grand-père se retrouvant cependant à l'orgue de Péry le 25 décembre au matin, mais bien fatigué et blanc de visage. Il dut l'après-midi s'étendre sur son lit, pensant avoir des problèmes fatigants de digestion (une impression qui effectivement survient souvent en cas d'infarctus). Ses enfants présents ce jour-là se souvinrent de ses commentaires : *Je ne me sens pas bien ces temps; on mange trop vers Noël et Nouvel-An !*

Le matin du 28 décembre il retrouva son fils Auguste III dans le bâtiment voisin de la nouvelle firme horlogère Nisus, sans doute pour «un peu s'occuper». À midi il remonta une horloge, et mourut à cet instant. Le médecin du village accourut, et fondit en larmes en reconnaissant le décès.

Le service funèbre eut lieu le 31 décembre, le cortège étant conduit par le tout jeune instituteur Henri Widmer en activité à Péry dès le printemps de la même année. Il conduisait les écoliers porteurs de couronnes de fleurs.

Le jeune pasteur Armand Aufranc, nommé en 1927, écrivit peu après un article dans le journal local, parlant de son organiste, qu'il désigna comme «chrétien d'élite», si brusquement décédé. Entre-temps, le chien Bruno (1922-1936) de la famille avait un jour disparu, ... avant d'être retrouvé au cimetière sur la tombe de son maître. On nous dit que, lors des dernières années d'enseignement, Bruno allait souvent en fin de matinée spontanément à sa rencontre, aux portes de l'école.

La pierre tombale en granit porta ce bref texte : *Veillez et priez*. En d'autres endroits, c'est parfois plus complet : *Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure...* Cela fait

¹ Il y en eut en tout vingt-deux.

² Appelé «psautier Laufer» du nom de son unique concepteur. Cette affaire a déjà été mentionnée plus haut.

notamment référence à l'Évangile de Matthieu (24/42 et 25/13) et à celui de Marc (13/32). Dieu seul connaît le moment de la fin.

Cette tombe exista jusqu'en 1973, avec un if magnifique. Notre cousin Adrien se chagrina de son élimination, et en quelque sorte *in extremis* la «triangula», en repérant donc son emplacement exact par rapport à l'environnement proche. Jusque dans les années 2000, il y plaça une bougie chaque soir du 24 décembre.

Manquent encore : les années 1932-1934.

Ces Mémoires s'achèveront formellement en date du 14 septembre 1934, jour du mariage de mes parents.

FW/21.2.2009